

1. Les fondations grecques

Pour un type d'homme, l'existence du monde est une évidence. Les jours se succèdent avec aisance; il se sent bien avec ce monde qui contient toutes les réponses qui lui conviennent. Il dit avec Parménide: « Tout ce qui est, est et tout ce qui n'est pas, n'est pas. » Il est positivité et plénitude. L'attitude du penseur est à l'opposé. « L'étonnement est le premier principe qui porte les hommes à l'étude de la philosophie, science qui met à découvert les liaisons cachées unissant les divers aspects de la nature » (Adam Smith, *Histoire de l'astronomie*). Et « le réel est idiot » lance en écho le philosophe contemporain Clément Rosset. Au-delà des réalités et des apparences, il existe probablement autre chose. Trois démarches tentent de donner un sens au monde: la religion, la philosophie et la science. Trois démarches qui définissent la pensée et se définissent par elle.

La pensée commence, pour le monde occidental, dans la civilisation grecque lorsqu'elle passe du mythique ou du symbolique à la rationalité comme moyen de compréhension.

« L'Europe a un lieu de naissance spirituel dans une nation; il s'agit de la nation grecque antique, aux VII^e et VI^e siècles. En elle prend naissance une mise en condition d'espèce tout à fait nouvelle. La raison philosophique constitue un nouveau degré dans l'histoire et l'usage général de la raison » (Husserl, *Conférence de Vienne*). C'est l'avènement de la raison ou, plus exactement, de la foi en la raison.

Désormais, l'éclair est un phénomène naturel et n'est pas dû à la colère de Zeus. Les routes de la science et de la démocratie sont ouvertes. « Comprendre l'ordre du monde d'un côté, et s'efforcer, d'autre part, d'instaurer un ordre dans notre monde humain ne formaient qu'une seule et même tâche » (Hans-Georg Gadamer). Aux cosmogonies, contes, proverbes, épopées, les Grecs substituent la philosophie. « Toutes les batailles des dieux dans les poèmes d'Homère, ce sont des histoires auxquelles il ne faut pas donner accès dans la cité » (Platon, *La République*). Désormais, le Sage qui possède la sagesse est remplacé par le philosophe qui aime la sagesse. Le « miracle grec » (Ernest Renan),

c'est le passage de l'événement inexplicable et merveilleux, révélation d'une présence divine, à une lecture où l'essentiel est la réflexion et l'explication par l'homme. « Avant les Grecs, il n'y a, à proprement parler, pas de peuple qui ait entrepris de philosopher ; auparavant tout se représentait par images et rien par concepts » (Kant, *Leçons de métaphysique*).

I. Les philosophes de l'Un et du multiple

(À partir de 700 avant J.-C.)

Dans le chaos originel, un principe d'ordre a surgi d'où procèdent le monde, les dieux et l'homme. Les Grecs s'inscrivent dans cette pensée originelle venue des Égyptiens et des Crétois (2400-1200 av. J.-C.). Cette vision, Marc Aurèle la ramassera ainsi : « Le monde, fait de toutes les choses, est unique ; à travers toutes circule un dieu unique, une substance unique, une loi unique, une raison commune à tous les êtres vivants et intelligents, une vérité unique. » La question primordiale pour les premiers penseurs grecs est l'opposition qui existe entre ce principe unique, l'Être, l'Un, et l'évolution permanente des choses du monde, le multiple. Ou'est-ce qui est immuable et comment se font les combinaisons ? De quelle matière est la nature ? Où est l'Homme au travers de tous les hommes ? Quelle est l'identité de chacun au travers de ses mutations ? Question vitale, question permanente qui fait dire à Kant, vingt-cinq siècles plus tard : « L'homme, grâce à l'unité de la conscience dans tous les changements qui peuvent lui arriver, est une seule et même personne. »

Ce qui persiste à travers les changements, c'est la substance, répond l'école de Milet, la plus ancienne école de philosophie, fondée en Asie Mineure par Thalès, en 600 av. J.-C. Thalès et les autres philosophes dits « physiciens » ou « physiologues » (penseurs de la nature), actifs entre 600 et 470 av. J.-C., unifient la diversité du monde en faisant appel à des éléments, à des principes, qui sont l'origine matérielle de toutes choses. Pour Thalès, ce principe est l'eau, pour Anaximène l'air, pour Héraclite le feu, et pour Xénophane la terre. Pour Anaximandre, c'est l'infini qui est principe et gouverne tout le reste pour parvenir à l'équilibre entre éléments opposés. Ainsi, il introduit l'idée qui perdurera dans la pensée grecque : le monde est un et multiple, mais régi par une loi d'équilibre et d'harmonie qui permet à des éléments antagonistes de coexister. Plus tard, Empédocle (env. 500-430) tente une synthèse des quatre éléments mus par les forces de l'amour et de la haine.

Une autre question importante est posée : y a-t-il du mouvement dans les choses ? Les philosophes de ces temps, appelés présocratiques, s'en emparent. Les réponses qui suivent sont diverses.

1. Héraclite

Pour Héraclite (540-480), le changement est l'être des choses : «Tout devient, tout est changement.» Le monde est en perpétuel devenir « car on ne peut se baigner deux fois dans le même fleuve. Tout passe, rien ne demeure. Tout cède et rien ne tient bon. Tout s'écoule.» En écho, Jacques Monod, Prix Nobel de médecine 1965, écrit : «La seule réalité de l'univers réside dans le mouvement et dans l'évolution.» La première idée d'Héraclite est le mouvement permanent. La deuxième est l'unité des contraires, leur inséparabilité, ce qui revient à dire que tout ne se conçoit qu'en liaison avec son contraire : vie/mort, jour/nuit, bien/mal. «Tout est un.» De nos jours, malgré leurs savoirs multiples, les hommes continuent à espérer le bonheur sans le malheur, le beau sans le laid, l'égalité sans l'inégalité.

2. Parménide

Pour Parménide (544-470), il existe un Être inébranlable, indestructible, identifié à une sphère et qui ignore le temps et l'espace. Pour l'éléatisme (du nom de la ville italienne d'Élée dont il est originaire), cet être est-il purement intellectuel (l'idéalisme serait alors inventé) ou bien est-il corporel ? Bataille de spécialistes. Il déroule une pensée strictement logique. Lorsque les sens disent le contraire, c'est la pensée qui a raison. Illustration : le mouvement n'existe pas car il n'est pas pensable. Pour un Grec, ce qui ne peut pas être pensé n'existe pas.

Jacques Monod, décrivant cette pensée, écrit : «La réalité authentique et ultime de l'univers ne peut résider que dans des formes parfaitement immuables, invariantes par essence.» C'est à l'exact opposé de ce qu'énonce Héraclite. En outre, dans sa démarche vers la connaissance, Parménide définit la route ou «méthode» de construction des phrases et de leur enchaînement. Il met en garde contre les discours incohérents ou contradictoires ; il refuse l'usage sophistique des jeux verbaux complexes qui permettent de retourner une proposition en son contraire. Mais sa contribution essentielle à la philosophie est l'affirmation : «Être est... Non-être n'est pas» ; il est pour cette raison considéré comme le père de l'ontologie. L'école d'Élée et l'école pythagoricienne, qui se sont développées en Italie du Sud et en Sicile, défendent cette thèse de l'immobilité.

3. Pythagore

Ayant vécu au VI^e siècle av. J.-C., c'est une figure mystérieuse, fondateur d'une communauté à la fois religieuse et politique. Comme pour tous les milésiens (Thalès, Pyrrhon), aucun écrit ne nous est parvenu de lui.

Ses disciples et la tradition lui attribuent la paternité de découvertes mathématiques telles que la démonstration du théorème qui porte son nom sur le carré de l'hypoténuse, celui concernant la somme des angles d'un triangle, le calcul des proportions – la proportion idéale étant à la base de l'accord musical. Dans ce monde grec, la philosophie consiste aussi en des pratiques ; manger, s'habiller sont des actes philosophiques. Le lin est prescrit, la fève est proscrite pour diverses raisons (symbole du fœtus ou du sexe féminin, réceptacle de l'âme des morts en route vers la réincarnation). Sorcellerie, théories de la transmigration, de la réincarnation, corps souillure, interdits magiques, valeur des états de transes ou de semi-démence des mystères orphiques... Faire cohabiter discours rationnel et éléments magico-religieux ne gêne personne. Pythagore meurt parce que, poursuivi, il refuse de traverser un champ de fèves ; légende ou connaissance du réel danger d'intoxication que fait courir à certains la fève en fleur ? La double nature de Pythagore est bien illustrée par cette anecdote.

Pour les pythagoriciens, la nature obéit à une harmonie dont la forme et la mesure s'expriment par le nombre. « Le ciel tout entier est harmonie et nombre » pour Aristote, comme « Dieu est mathématicien » pour Leibniz. Le nombre manifeste sa présence active dans les mouvements des corps célestes et divins, dans l'homme, dans sa vie et dans tout ce qu'il produit, arts et industrie. La réalité profonde est donc celle des nombres, accès privilégié au divin et modèle d'ordre pour la cité. Chaque chose est liée à un nombre et la connaissance des nombres donne le secret du réel. « Les principes des nombres sont les éléments de tous les êtres », ainsi la science des nombres est la science des choses. Tout nombre est engendré par division du Un qui est le principe des nombres : « Aussi est-ce avec raison que l'Un n'est pas considéré comme un nombre » (Aristote, *Métaphysique*). L'opposition est un outil majeur du mode de pensée des pythagoriciens : un/multiple, pair/impair, âme immatérielle et parfaite/corps matériel et corruptible. Le pythagorisme est un dualisme.

L'originalité de la pensée pythagoricienne est d'avoir dégagé l'arithmétique des applications strictement utilitaires qu'en faisaient les Égyptiens, pour ouvrir la voie à la spéculation mathématique abstraite. L'affirmation de la présence constante du nombre dans l'ordre du monde est l'amorce de la pensée rationnelle.

4. Zénon d'Élée

Pour Zénon d'Élée (490-430), il s'agit de défendre les thèses de son maître Parménide. L'argument principal réside dans la division illimitée de tout ce qui est continu, l'espace et surtout le temps, ce qui montre

l'impossibilité du mouvement. Un des exemples est le paradoxe d'Achille au pied léger qui ne rattrape jamais la tortue. Quand il part pour la rattraper, il est en T et elle devant, en T' ; quand il atteint T', elle est en T". Le segment T – T' est divisible, comme tout segment, à l'infini. Achille ne pourra donc jamais annuler l'avance de l'animal. Autre exemple : la flèche tirée, qui est immobile en une suite infinie de points situés entre le tireur et la cible, ne se déplace pas. Zénon prouvait par l'absurde l'incohérence des positions de ses adversaires, méthode reprise dans l'Antiquité par les sophistes, par Socrate, Platon et Aristote, et encore de nos jours par les mathématiciens. Il est considéré comme « l'inventeur de la dialectique » (Aristote) en tant que méthode d'argumentation qui considère comme vrais les principes de l'adversaire pour mieux les réfuter.

Que cette question de l'Un et du multiple n'apparaisse pas surannée : « Nous n'avons pas à nous demander si la nature est une, mais comment elle est une » (Henri Poincaré, *La Science et l'Hypothèse*, 1902). Dans l'interrogation moderne, cette question est présente : c'est le cas en sciences physiques avec le Big-Bang, passage de l'un au multiple, ou avec la mécanique quantique : « Le problème de l'unicité de la réalité est posé ; la physique quantique, contrairement à la physique classique, crée de la "multiplicité" ce qui n'est pas satisfaisant » (Thierry Masson, physicien). « Le monde vivant comprend des bactéries, des virus et des éléphants, des organismes vivants dans les régions polaires mais tous ces organismes présentent une remarquable unité de structures et de fonctions. Les gènes qui mettent en place le plan d'un être humain sont les mêmes que ceux qui fonctionnent chez une mouche ou un ver. Tous les organismes existant aujourd'hui sur cette Terre descendent d'un même organisme ayant vécu il y a 600 millions d'années » (François Jacob, Prix Nobel de médecine). L'Un et le multiple se retrouvent dans la question de l'unité morale et psychique car tout homme peut être Dr Jekyll et Mr Hyde. L'homme moderne continue d'adopter la posture de l'homme pythagoricien qui sait exprimer la réalité du monde par des lois abstraites, d'où la place des mathématiques en sciences expérimentales et humaines. « La physique moderne est, à un certain point de vue, très proche des doctrines d'Héraclite : si nous remplaçons le mot "feu" par le mot "énergie", nous pouvons presque répéter ses paroles mot pour mot » (Heisenberg, *Physique et Philosophie*).

L'appétit d'universel a une autre dimension, politique celle-là, et donc plus conflictuelle. Une illustration : la conception universelle de l'égalité dans la République française qui transcenderait les multiples catégories de citoyens. La représentation nationale est indifférente à la nature de ceux ou celles qui la composent, et même transcende les différences. C'est un représentant abstrait, universel, dont on n'a pas à considérer le sexe par exemple. Or, chaque fois que la différence est face à l'universel – ce qui se

discute dans la parité politique homme/femme, dans l'analyse du couple hétérosexuel/homosexuel, dans le rôle des communautés dans la nation – il se produit un choc entre l'unité (le citoyen) et le multiple (les Français réels), entre l'abstraction et la réalité.

II. Les philosophes de la cité

La cité (en grec: *polis*) c'est un peuple, un territoire, un centre politique.

1. Le cadre: la démocratie athénienne

Il est significatif que la question du meilleur régime soit née en Grèce, chez l'historien Hérodote, qui rapporte la discussion de trois « mages » perses sur le gouvernement de leur pays. Ils disputent de la monarchie, de l'oligarchie et du régime populaire, à la manière des sophistes d'Athènes, car l'organisation des cités grecques, très diverse, favorise les comparaisons. Contrairement à ce qui arrive dans un État unique, chaque citoyen a près de lui des exemples d'autres Constitutions. Après la victoire de la Macédoine sur la Grèce, la philosophie politique traitera surtout de l'organisation de la monarchie, régime dominant.

L'histoire

Au cours du VI^e siècle av. J.-C. ont disparu, dans la plupart des cités grecques, les régimes oligarchiques fondés sur le pouvoir des aristocrates et le principe de la solidarité familiale. C'est au début du VI^e siècle que les lois de Solon, le véritable fondateur de la démocratie, assurent aux Athéniens l'égalité de tous les citoyens et la liberté civile, en interdisant de réduire en esclavage les débiteurs insolvable ou un membre de leur famille. La hardiesse de cette réforme, *habeas corpus* des Athéniens, peut être appréciée si l'on songe qu'en France la contrainte par corps n'a été supprimée qu'en 1867. Puis est apparue une forme de gouvernement originale, la tyrannie. Le pouvoir est exercé par un seul homme qui l'a gagné, non grâce à son hérédité, mais par son prestige personnel et l'appui des couches populaires. Il en est ainsi pour Pisistrate, tyran d'Athènes à partir de 560: comme les tyrans des autres cités grecques, il maintient la constitution démocratique, engage sa cité dans une politique de grande expansion territoriale, assurant son développement économique, son embellissement et son rayonnement culturel. Après lui, le pouvoir revient à ses fils, mais la tyrannie devient trop dure et le peuple y met fin en 510.

Clisthène donne sa forme définitive à la constitution démocratique athénienne en 508-507. Pour éviter les alliances territoriales et les regroupements par classes sociales, qui favorisent l'accès au pouvoir des aristocrates et des tyrans, il répartit les citoyens en dix tribus. Dans toutes les institutions, le peuple apparaît désormais constamment en dix groupes. Cette division, partie intégrante du régime démocratique, est souvent adoptée dans d'autres cités en même temps que la démocratie; elle présente des affinités certaines avec les idées pythagoriciennes contemporaines. Elle répond à une volonté de fusion, d'unification du corps social: l'idéal égalitaire est rendu possible par des rapports numériques. La lutte victorieuse contre les Perses, lors des guerres médiques, accélère le processus de la démocratie car il ouvre une période de prospérité. Les institutions athéniennes vont se constituer progressivement jusqu'à Périclès. Athènes l'entrepreneuse est portée à augmenter sans cesse son autorité sur les autres cités. Le sens démocratique se corrompt avec les passions populistes. Illustration: l'affaire des Arginuses. En 406, Athènes remporte enfin une victoire navale sur Sparte au large des îles Arginuses. Pris par la tempête, les stratèges, chefs de l'expédition, abandonnent les marins naufragés à leur sort et beaucoup meurent noyés. L'Assemblée entame contre eux une action et les six présents sont exécutés. La victoire se transforme en tragédie. Ils sont condamnés collectivement et par un seul vote, et non par des condamnations individuelles, conformément à la loi. Socrate exerçait alors une magistrature et seul, il s'opposa à cette procédure illicite: «Il avait préféré rester fidèle à son serment plutôt que de complaire à la multitude en violant la justice» (Xénophon). Ces décisions vont surtout servir d'argument aux adversaires du régime pour remettre en question les principes mêmes de la démocratie directe. Ces votes malencontreux de l'*Ecclésia* prouvent que la foule, en situation de crise, poussée par la passion et manipulée par d'habiles démagogues, est incapable de prendre les décisions raisonnables qu'une analyse lucide commanderait.

En 338 av. J.-C., la victoire de Philippe de Macédoine, le père d'Alexandre le Grand, sur les cités coalisées, marquera la fin de la démocratie.

Les institutions

La source du pouvoir, c'est le démos, le peuple souverain. Sont citoyens à part entière, aptes à être législateurs et sujets, tous les habitants mâles de l'Attique, nés de parents athéniens et ayant satisfait à leurs obligations militaires, soit 30 000 à 40 000 personnes sur 400 000 âmes. Le peuple se réunit pour constituer l'Assemblée (l'*Ecclésia*) dont les pouvoirs sont très étendus: pouvoir législatif, politique extérieure, jugements politiques, nomination des magistrats, contrôle du pouvoir exécutif. Elle siège au moins quarante fois par an, le quorum étant de 6 000 participants. L'*Ecclésia* peut

voter l'ostracisme, bannissement de dix ans pour menaces sur les libertés publiques. Ce vote traduisait la méfiance à l'égard d'un individu jugé trop populaire et, pour cette raison, soupçonné de pouvoir fomenter un coup d'État : cette crainte permanente du tyran mena à des bannissements pour délit d'intention, et l'ostracisme fut abandonné.

Le Conseil (la *Boulé*) est constitué de 50 membres par tribu, tirés au sort pour un an parmi les candidats (Socrate en fut). Il siège quotidiennement par dixièmes en commission permanente, prépare et exécute les décisions de l'*Ecclésia* qui lui confie une délégation de sa souveraineté. Le Conseil, investi d'un pouvoir délibératif et placé à la tête du pouvoir exécutif, est considéré comme la première magistrature. Par ailleurs, dix stratèges élus au suffrage universel conduisent l'armée et la politique intérieure ; ils constituent une sorte de conseil des ministres. À Athènes, comme dans toute la Grèce, on est prêtre, militaire, homme politique successivement, et même concomitamment pour les stratèges. L'un d'eux a souvent le rôle prépondérant de premier personnage de l'État : ce fut le cas de Périclès pendant plus de vingt ans. À partir du milieu du v^e siècle av. J.-C., le vieux tribunal aristocratique de l'Aréopage ne conserve qu'un pouvoir très restreint à côté de celui de l'Héliée, constitué de 6 000 magistrats tirés au sort annuellement qui se réunissent par dixièmes. Il fonctionne selon un système accusatoire dangereux pour celui qui poursuit sans raisons reconnues (si moins d'1/5^e des voix admettent l'accusation). Ces magistrats sont très contrôlés par les citoyens qui activent pour cela l'appareil juridique. Afin de faciliter la participation aux institutions, Périclès institue une rémunération journalière pour les citoyens qui siègent. Même si elle reste inférieure à la paie d'un maçon ou d'un charpentier qualifiés, elle constitue, avec la sélection par tirage au sort, un des fondements du système démocratique.

Les enjeux

« Le but de la démocratie, c'est l'utilité du plus grand nombre et non celle d'une minorité. En ce qui concerne les lois, tous jouissent de droits égaux. En ce qui regarde les dignités, chacun selon son mérite est préféré pour les emplois publics, non pas à cause de son parti mais de ses vertus » dit Périclès chez Thucydide. L'idéal d'Athènes au v^e siècle av. J.-C. est d'atteindre l'équilibre entre puissance publique et liberté individuelle. L'Athénien n'obéit pas à un homme mais à la loi, puisqu'elle exprime la volonté du peuple, et que le peuple, c'est lui-même. La démocratie athénienne est directe et non représentative parce qu'il n'y a pas de liberté vraie sans participation au gouvernement ; une véritable participation de chacun crée une souveraineté populaire compétente et efficace, malgré la défiance de Platon. « Un État composé de gens trop nombreux ne sera